

Cinéma canadien

Number 105, July 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51051ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

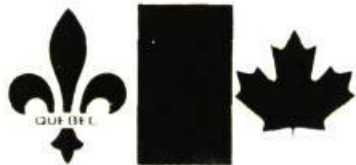
0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1981). Review of [Cinéma canadien]. *Séquences*, (105), 24–29.



C I N Ē M A

CANADIEN

ENFANTS DU QUÉBEC • Michel Moreau à l'époque où il tournait *Une Naissance apprivoisée* s'adonnait à un autre projet sur les enfants d'ici. C'était, en 1979, l'année internationale

de l'enfant. Et le voilà parti à la cueillette de tout ce petit monde. Des enfants au Québec, on en trouve encore un certain nombre. Impossible de tous les faire parader devant une caméra. Il fallait donc choisir quelques spécimens à l'intérieur de milieux différents. Ce qui fut fait. Mais, comment faire abstraction de la famille qui fournit à l'enfant tout un arsenal d'influences et de valeurs? Pour ne pas couper l'enfant de ses racines, Michel Moreau nous invite à contempler l'arbre familial dans toute sa splendeur. Voilà pourquoi le film est devenu *Enfants du Québec... et alvéoles familiales*.

Michel Moreau nous introduit dans quatre milieux sociaux différents.

Il y a la famille Boucher de Fabreville dont le père est garagiste. On y mange du bon poulet frit à la Kentucky. Nous sommes alors invités à observer la belle vie dans une moyenne banlieue.

Il y a les Chalifoux. Une famille besogneuse qui s'adonne aux délices de la campagne. Nous sommes conviés à regarder vivre cette ruche de fermiers.

Il y a les Arel qui s'épanouissent dans un quartier résidentiel de St-Hyacinthe. Ici, on nous en jette plein la vue. C'est dans cette famille de riche industriel qu'on nous servira la fameuse poire flambée.

Il y a les Cartier. Une famille monoparentale qui vit à même le bien-être social dans un quartier pauvre de Pointe Saint-Charles. Dès la réception du chèque, la mère s'empresse de faire le plein de viande pour tout le mois.

Le travail de la recherchiste, Diane Létourneau, s'avère assez pertinent sur le plan de la représentativité. Sans aller jusqu'à dire que ce documentaire s'affiche comme un sondage scientifique, on peut avancer que le film se présente à nous comme des coups de sonde

dans notre milieu familial. Les quatre milieux choisis représentent bien les différentes classes plus ou moins étanches de notre société.

Les psychologues et les sociologues se délecteront de ce menu bien dosé. Les simples mortels aussi. Sans porter de jugement sur la cellule familiale, Michel Moreau a voulu nous présenter son monde sous un angle positif. Pour une fois qu'on fait un effort dans un sens positif, on ne va pas s'en plaindre. C'est ainsi qu'on verra des enfants sages comme des images devant la caméra. On pourra aussi admirer la vaillance de nos enfants au travail.

Cependant, le film laisse aussi à penser que le matérialisme occupe une grande place dans nos vies: il est très souvent question d'argent dans ces familles. Et la famille du riche industriel avec son confort insolent nous laisse soupçonner un certain vide sur le plan des relations qui n'apparaissent pas des plus enviables. Au contraire, les enfants de la famille pauvre font montre d'une plus grande débrouillardise que ces jeunes qui ont tout à la portée de la main. Un autre constat: le goût des enfants pour la science-fiction qui a remplacé, semble-t-il, les bons vieux westerns de notre enfance. Il y a ce divorce entre l'école et la famille. En tentant d'uniformiser les besoins, l'école ne tient pas compte du milieu de vie de ces enfants.

La famille d'aujourd'hui est-elle si différente de celle d'autrefois? D'après ce film, je n'irai pas jusqu'à dire que la différence est énorme: on y voit des enfants qui s'expriment difficilement et on y constate le même sexisme dans la répartition des tâches. *Enfants du Québec*, c'est un document qui intéressera toute la famille. Donc un film pour toute famille désireuse de réfléchir sur son vécu.

Janick Beaulieu

GÉNÉRIQUE — Réalisation: Michel Moreau — Recherche: Diane Létourneau — Images: François Gill — Musique: Jean Sauvageau — Montage: Josée Beaudet — Origine: Canada (Québec) — 1979 — 100 minutes.



UI DAO (Sur la voie) • Il y a quelques années des représentants du cinéma chinois vinrent à l'Office national du film dans l'intention de tourner un film chez nous. Ce qu'ils firent effectivement.

En échange, il fut convenu que des Canadiens iraient tourner en Chine. Une équipe de l'O.N.F., dirigée par Georges Dufaux, fut choisie pour cette «mission». Georges Dufaux fit donc un premier voyage en Chine pour s'enquérir des possibilités et des lieux de tournage. De retour au pays, il planifia son travail et résolut de tourner avec les cheminots de la ville de Wuhan, située dans la province de Hubei et traversée par le plus grand fleuve de Chine, le Yangzi.

Après près de six semaines de travail, il a rapporté une quantité considérable de pellicule que l'excellent monteur Werner Noid répartit en trois films ayant des titres et des sujets différents. Le premier s'intitule *Une gare sur le Yangzi* (60 mn) et nous familiarise avec des voyageurs en attente et un vieux cheminot qui prend sa retraite. Le second, *Aller retour Beijing* (lisez Pékin) (60 mn), nous transporte dans l'express no 138 avec l'équipe no 6 qui fait le voyage en trois jours. Enfin, le dernier volet, *Quelques Chinoises nous ont dit* (80 mn), nous fait vivre avec les jeunes femmes de l'équipe du 8 mars et Mme Wing Wen Chin qui va retrouver son mari à Nankin.

On connaît la méthode de travail de Georges Dufaux. La caméra à l'épaule, il capte au passage les choses qui l'intéresse: panneaux réclames, slogans et même petites annonces affichées sur un tableau. Mais ce qui l'attire davantage ce sont les personnes qu'il rencontre au hasard de sa démarche. C'est alors que le spectateur apprend des choses qui le renseignent sur la vie de tous les jours. Ainsi le spectateur est frappé par la discipline constante à laquelle les gens sont soumis. Et personne ne regimbe. Comme dit le vieux cheminot à sa retraite, grâce au parti et à Mao, il faut reconnaître la supériorité du socialisme. Et il faut obéir au parti. Bref, en suivant les directives du parti les gens ne se trompent pas et de plus ils sont sécurisés. Pour encourager l'ordre, la discipline et les convenances, les autorités n'ont pas trouvé mieux que d'utiliser un vieux moyen pédagogique qui s'appelle l'émulation. Le wagon qui se com-



portera le mieux durant le voyage méritera le drapeau rouge, signe de fierté. Une des filles du cheminot à la retraite a pris sa place au chemin de fer. Cela nous vaut une cérémonie de prise d'habit qui consacre les gens au service du peuple. Car ici tout est fait pour mieux servir le peuple.

La vie à bord d'un train ne manque pas d'originalité. On peut voir un tailleur qui prend les mesures des employés du wagon-restaurant. Cela lui permet de sauver du temps. De plus, le personnel dégourdit les membres des voyageurs en leur proposant des exercices de culture physique. Un employé circule pour distribuer de l'eau chaude qu'apprécient grandement les passagers. Arrivés chez Mme Wang Shaoying, nous apprenons que, dans cette famille, quatre personnes travaillent pour rapporter 180 yens (\$135.) par mois. (Leur appareil de télévision noir et blanc leur a coûté 400 yens (\$300).)

Finalement, nous voici en compagnie de jeunes Chinoises qui nous disent que «ce qui compte, c'est travailler, c'est-à-dire toujours mieux travailler». Et cette idéologie, elles l'ont connue dès leur tout jeune âge. «Les professeurs nous ont appris très jeunes qu'il fallait penser au bien de la patrie. Déjà dans l'enfance, on apprend à imiter notre héros national Lei Fung. C'est-à-dire servir le peuple. Si le peuple a besoin de nous pour une tâche, il faut la faire et la bien faire. Peut-être que cette idée est enracinée très profondément en nous. En général, on fait ce qu'on nous dit de faire». C'est dire que le mot liberté a une saveur bien particulière pour elles.

Ces trois films de Georges Dufaux, tournés avec un regard sympathique, sont pleins de renseignements. Nous apprenons beaucoup sur la mentalité chinoise depuis l'éviction de la «bande des quatre». Nous découvrons un peuple plutôt jeune qui travaille dans la bonne humeur. Nous constatons que les mots d'ordre du parti sont respectés sans réserve. Tout ici est ordre et discipline.

Le spectateur a l'impression que tous ces gens forment un microcosme protégé. Aucune anicroche, aucun accroc dans cette population résignée. Est-ce possible que tous ces gens ne fassent qu'exécuter des ordres et ne pensent pas ... à penser? La Chine aurait-elle trouvé la voie idéale où tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possible? Il reste la dernière scène du film où l'auteur s'est permis d'interroger une jeune fille à l'écart. Elle aimerait bien savoir ce qui se passe ailleurs. Connaître ce pays qui s'appelle le Canada. Tiens, un brin de curiosité au delà de la muraille de Chine. Est-ce possible?

Tout de même, les films de Georges Dufaux sont un témoignage révélateur sur un pays très lointain et si peu ouvert à notre attention. Cette fois nous avons la vision personnelle d'un occidental. On ne peut pas dire que ce sont des films de propagande. Non, évidemment.

Léo Bonneville

GÉNÉRIQUE — Réalisation: Georges Dufaux — Images: Georges Dufaux — Son: Richard Besse — Adaptation française: Arlette Dion — Origine: Canada (O.N.F.) — 1981.



O N N'EST PAS DES ANGES •

Le documentaire n'a pas l'habitude de faire courir les foules. Il est généralement admis par les cinéastes que le film de fiction peut aller plus loin dans l'intimité des gens pour atteindre une certaine profondeur. Par la même occasion, le film de fiction permet un contrôle total de la part du réalisateur qui ne dit que ce qu'il veut bien communiquer. Tandis qu'avec le documentaire, un

réalisateur prend beaucoup de chance et table sur le hasard pour nous réserver quelques bonnes surprises.

En laissant la parole à des handicapés, Guy Simoneau et Suzanne Guy, avec *On n'est pas des anges*, font reculer ces préjugés en nous servant un documentaire aux émotions aussi fortes que profondes. Sans omettre une bonne dose d'humour qui sourd des personnages eux-mêmes en différentes occasions. Ce qui donne au film un heureux mélange de sérieux et de détente.

La première intervenante nous dit qu'il faut habituer les gens à voir des handicapés. C'est alors que le monde ordinaire se rendra compte que les handicapés ont une sensibilité comme tout le monde avec des besoins affectifs dont ils ne peuvent pas se passer. On voit encore des personnes qui pensent que ces derniers avec leurs démarches bizarres s'apparentent à des débiles mentaux. D'après elle, la normalité, ça s'étire. Autre constat important: l'attitude des gens face aux handicapés détermine le sentiment de normalité chez les handicapés eux-mêmes.

Un aveugle nous dit que la personne éprouvée est placée devant deux choix: l'acceptation ou le refus de son infirmité. Si refus il y a, cela devient de la destruction. L'aveugle peut compenser par une vie intérieure très riche dans un monde qui mène une vie par trop trépidante.

Il y a cet haltérophile, victime de la sclérose en plaques, qui revendique le droit de vivre heureux auprès d'une épouse compréhensive. Il n'accepte pas qu'on le considère comme un impuissant. Il veut qu'on l'accepte comme un être humain à part entière.

Au fur et à mesure que le film progresse, on finit par oublier qu'on a affaire à des personnes qui ont un corps différent pour ne voir que ce qu'il y a de profondément vrai et humain dans ces témoignages qui crèvent littéralement l'écran. Et ce, dans la plus grande simplicité. Je ne suis pas prêt d'oublier le visage de cette femme sans jambes qui fait du taxi et qui pousse l'humour jusqu'à demander un billet à moitié prix pour une moitié de femme. Ce qu'elle aime chez l'homme, c'est la compréhension. Son sourire en dit long sur le genre de paix qui l'habite. Il faut la voir jouer de la guitare et chanter: «J'ai souvent



révé de marcher». Cette séquence à elle seule vaut le déplacement. Pour ma part, l'émotion qui m'a envahi à ce moment-là s'avère indescriptible. C'est un grand moment de cinéma, découpé à même le vécu dans sa réalité la plus vraie. Le tout rendu avec l'économie de moyens qu'adopte une caméra qui veut franchir le seuil des apparences pour traquer l'essentiel. Ici, la fiction a matière à devenir jalouse. Il faut souligner le travail de François Gill à la caméra. Il sait aller chercher le petit détail, révélateur d'un état d'âme. Parfois, il fait sourire. Par exemple, ce regard furtif sur le chien de l'aveugle dans une salle de danse. Regard qui se prête à plus d'une interprétation.

Dans son film précédent, *Plusieurs tombent en amour*, Guy Simoneau nous invitait à comprendre de l'intérieur ceux qui s'adonnent à la prostitution en nous présentant le point de vue de ceux qui pratiquent le plus vieux métier du monde. Ce qu'il a réussi, puisque plusieurs sont tombés en amour avec le film. Dans *On n'est pas des anges*, les réalisateurs empruntent la même démarche qui privilégie les interviews et donne le point de vue de la personne handicapée. Guy Simoneau et Suzanne Guy n'ont pas le regard du clinicien devant un beau cas à traiter, ni celui du voyeur à recherche d'un «freak show». C'est l'aspect humain qui prend toute la place. Leur attitude qui en est une de respect devant la personne interrogée nous révèle un peu de la normalité des désirs qui habitent des corps différents de ceux des autres. Et ces corps doivent inventer de nouveaux gestes pour signifier l'amour.

Dans *Plusieurs tombent en amour*, on pouvait reprocher à la réalisation un manque de rigueur dans le montage. Avec *On n'est pas des anges*, le montage de Josée Beudet est bien maîtrisé. Il y a là une fluidité sans faille qui fait qu'on se laisse prendre par les différents témoignages sans voir le temps passer.

On n'est pas des anges, c'est une étoile brillante dans le firmament nébuleux de nos idées toutes faites. Le film n'a rien d'angélique: il fait appel à l'humain qui se pointe en chacun de nous quand nous acceptons de dépasser le seuil des apparences.

Janick Beaulieu

GÉNÉRIQUE — Réalisation: Guy Simoneau et Suzanne Guy — Recherche: Guy Simoneau et Suzanne Guy — Images: François Gill — Musique: Pierre Charbonneau et François Asselin — Texte de la chanson: Alain Chartrand — Montage: Josée Beudet — Origine: Canada (Québec) — 1981 — 77 minutes.

SCANNERS • J'avais été amené, pour le compte de *Séquences*, à visionner et commenter plusieurs fois les films de David Cronenberg. Chaque fois, j'en avais déploré le manque

de qualité, l'indigence du scénario, voire la maladresse ou la vulgarité. Je pense qu'avec *Scanners* David Cronenberg est enfin sorti de son infantilisme maladroit et prouve qu'il est capable de faire des films convenables.

Scanners est, de tous les films de Cronenberg, celui qui se rapproche le plus de la science-fiction pure, et recoupe un thème récemment traité par Brian De Palma dans *The Fury*: une minorité investie de pouvoirs parapsychiques organise un réseau clandestin de contrôle et de surveillance, dans l'espoir d'échapper à certains organismes qui tentent d'utiliser ces pouvoirs à des fins dominatrices. Cronenberg précise que l'idée du film lui trôta dans la tête depuis une dizaine d'années. Il avait écrit un résumé du scénario à l'intention de Roger Corman, intitulé «Telepathy 2000». Corman ne fit pas le film, mais sortit plus tard *Death Race 2000*. Puis, lorsque Cronenberg lut l'excellent livre de Philipp Dick «A Scanner Darkly», il trouva tout naturel d'utiliser le terme «Scanner» (balayage) dans le contexte télépathique de son film, puisque ses personnages «balaient» littéralement le cerveau des autres, et utilisent leurs pouvoirs pour contrôler ou détruire, comme dans la fameuse séquence de la tête qui explose dont la qualité et la perfection de la réalisation ont beaucoup contribué à populariser le film.

Accroche publicitaire certes, mais pas du genre de celle — répugnante ou obscène — qui caractérisait ses films précédents. Cette séquence-là est nécessaire au déroulement et à la compréhension du film, tout en conservant sa qualité-choc.

Le duel final qui oppose les deux protagonistes, Vale et Revok, est magnifiquement orchestré, vraisemblable, et surtout très bien monté. Donc, côté technique et côté visuel,

Scanners domine de très loin les efforts précédents de Cronenberg. Côté scénario, par contre, tout en étant infiniment supérieur à ceux des films précédents, il y a parfois des incohérences criantes, qui mènent à des séquences peu compréhensibles. Par exemple, pourquoi Vale ne «balaie-t-il» pas Ruth, ce qui donnerait la réponse à nombre de questions qui se posent au niveau de la perception des personnages?

De son propre aveu, Cronenberg récrivait constamment des scènes du scénario, à tel point que les comédiens étaient totalement perdus. Ceci est évident plus d'une fois, et la construction lâche empêche le spectateur de s'impliquer complètement dans une histoire qui, à l'instar de *Coma*, pourrait le maintenir haletant et passionné au bord de son siège. David Cronenberg ne sait pas non plus diriger ses acteurs, ou du moins pas toujours dans le sens où il faudrait. Il a eu le tort de choisir un certain Stephen Lack pour le rôle principal, comédien sans expérience ni talent. Et le résultat est désastreux, surtout à côté de la performance de MacGoohan. De Palma, dans *The Fury*, et Crichton dans *Coma*, dirigeaient leurs comédiens avec une science consommée; et cela permettait de suivre sans difficulté des scénarios complexes et parfois tirés par les cheveux. Dans *Scanners*, certains éléments fonctionnent, d'autres pas. Cronenberg a pris de l'essor et de la vitesse, mais nous sommes encore loin du compte. Auparavant, je n'aimais pas du tout cela. Cette fois-ci, j'ai apprécié l'effort fourni et l'amélioration évidente. C'est déjà beaucoup, ce n'est pas encore assez.

Patrick Schupp

GÉNÉRIQUE — Réalisation: David Cronenberg — Scénario: David Cronenberg — Images: Mark Irwin — Effets spéciaux: Gary Zeller — Interprétation: Stephen Lack (Vale), Jennifer O'Neill (Kim), Patrick MacGoohan (le docteur Ruth), Michael Ironside (Revok), Robert Silverman (Pierce), Laurence Dane (Kellen) — Origine: Canada — 1980 — 104 minutes.